

NAHAL TAJADOD

DEBOUT
SUR LA TERRE

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Debout sur la terre*
a été créée par David Pearson.

© 2010, éditions Jean-Claude Lattès.
© Éditions Zulma, 2024, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Je n'ai jamais désiré
Devenir une étoile dans le mirage du ciel
Ou, comme l'âme des élus,
Le compagnon silencieux des anges.
Je n'ai jamais été séparée de la terre
Jamais intime avec le ciel.

Je suis debout sur la terre
Avec mon corps qui, pareil à une plante,
Pour vivre,
Aspire le vent, le soleil et l'eau.

Enceinte de désirs,
Enceinte de douleurs,
Je suis debout sur la terre,
Pour que les étoiles me vénèrent,
Pour que les brises me caressent.

Forough Farrokhzad (1935-1967)

L'homme qui, en ce mois d'avril 1976, vient de s'asseoir dans le bureau du président de la Télévision nationale iranienne est un politicien francophone, auteur d'une biographie de Victor Hugo. Il s'appelle Monsieur V., a représenté plusieurs fois l'Iran dans des discussions bilatérales et rencontré personnellement, à ce titre, le général de Gaulle, en France, en 1960. De ce voyage, il a rapporté une des premières montres-bracelets électroniques, une Citroën DS couleur cerise, les œuvres complètes de François Mauriac – qu'il comptait traduire en persan – et deux obsessions : celle du nouveau franc qui, selon lui, devrait servir d'exemple à toutes les nations modernes, et celle de la taille du général. « Il avoisinait les deux mètres ! » aimait rappeler Monsieur V. alors que lui-même atteignait difficilement le mètre soixante, et qu'il en souffrait.

Monsieur V. s'est rendu plusieurs fois en Inde. Il répète à qui veut l'entendre qu'il préfère Nehru à Gandhi, le moderniste au traditionaliste, l'athée au religieux.

Il vient de publier une récente biographie de Victor Hugo en persan. Le livre, placé officiellement en tête des ventes, permet enfin aux lecteurs iraniens de dissertar sur le grand auteur – « et homme politique », précise chaque fois l'auteur –, sans en avoir

lu une seule ligne.

Les mauvaises langues, les francophones surtout, murmurent que la biographie de Victor Hugo rédigée par Monsieur V. n'est que la simple traduction, à peine déguisée, d'un ouvrage français, agrémentée de quelques citations de Hafez, de Khayyam et de Roumi, rajoutées de la main du vieux dandy.

Reçu, en grande pompe, « ce n'est pas tous les jours qu'une telle notoriété se déplace dans les locaux de la Télévision », par le président en personne, Monsieur V. lui offre un exemplaire dédicacé de son ouvrage. Le président est un jeune homme d'une trentaine d'années, respecté de tous ses employés. On peut le surprendre perché sur des échelles en train de donner un coup de main à son personnel, même aux éclairagistes et aux preneurs de son. Il est réputé pour avoir subventionné des films d'art, encouragé le théâtre expérimental, créé des festivals, ouvert des centres culturels, relancé l'artisanat, subventionné des artistes marginaux. Un homme rare.

Il ouvre le livre et lit la dédicace, écrite en français et à l'encre bleue, en caractères bien lisibles :

« On pourvoit à l'éclairage des villes, on allume tous les soirs, et on fait très bien, des réverbères dans les carrefours, dans les places publiques ; quand donc comprendra-t-on que la nuit peut se faire dans le monde moral et qu'il faut allumer des flambeaux dans les esprits ? »

VH

À vous, qui essayez d'allumer des flambeaux dans les esprits.

V

Le président se dit très honoré par ces marques d'attention. Sans détour, sans *tarof*, Monsieur V. lui dit alors qu'il tient absolument à ce qu'une série de télévision, très documentée, soit tirée de son livre. En caressant le nœud Ascot de son foulard en soie, il ajoute que le Paris romantique du XIX^e siècle, sauvagement détruit par Haussmann, devra revoir le jour dans les studios de la télévision iranienne. Et cela tout en frappant le parquet en noyer de plusieurs coups de canne comme pour souligner l'exigence de ses paroles.

Tout en dirigeant ses yeux vers le sol, vers le point de contact entre la canne et le parquet en noyer, le président de la Télévision nationale est saisi, au passage, par le rouge des chaussettes de Monsieur V. et par ses chaussures faites d'une seule pièce de cuir. « Du sur-mesure, à coup sûr », pense-t-il. Il relève les yeux et rassure son interlocuteur :

— J'ai l'homme de la situation. C'est Fereydoun Sardari, francophone, diplômé de l'Idhec...

— Savez-vous que j'ai assisté en 1943 à l'inauguration de l'Idhec ? demande abruptement Monsieur V., avant d'ajouter mais en articulant mot par mot : « Institut des hautes études cinématographiques. »

Le président s'en réjouit.

— Excellence, Fereydoun Sardari est non seulement diplômé de l'Idhec mais il est aussi l'heureux réalisateur d'une série qui a récemment battu tous les records d'audience.

Pour avoir, à diverses reprises, présenté le film, le président en connaît le résumé par cœur :

— La série montrait la résistance armée des nationalistes du sud de l'Iran, au début de la Première Guerre mondiale, contre les Anglais.

Et il n'a pas tort. Le succès de la série fut tel qu'en un an, au grand bonheur de la direction, le feuilleton dut être diffusé à deux reprises.

Une fois par semaine, à vingt heures trente très précisément, les pères de famille, tous dignes propriétaires de la voiture nationale, la Peykan, une cigarette aux lèvres, tournaient le bouton de réglage des chaînes de 1 à 2 – il y en avait trois en tout – et se demandaient, pendant tout le film, en croquant des cornichons et en vidant de petits verres de vodka : « Comment cette série qui dénonce l'ingérence des étrangers dans la politique iranienne a-t-elle pu échapper au contrôle de la Savak ? »

Il aurait suffi aux officiers des services secrets de remplacer les Anglais du début du siècle par les Américains des années 1970 pour que la série ne fût jamais diffusée, pour que les bobines du film soient définitivement rangées au triple fin fond des archives de la Télévision nationale iranienne ou dans les sous-sols obscurs de la police secrète, de la Savak. Mais le lien ne s'était pas fait. La série ne fut pas détectée par la censure et elle connut un succès prodigieux auprès des téléspectateurs. Immédiatement, ils identifièrent le combat contre les Anglais à leur propre sentiment anti-américain. Lors de la diffusion de la série, même les étudiants gauchistes des universités Téhéran et Aryamehr, ceux qui d'ordinaire boycottaient systématiquement tous les programmes de la télé officielle, la seule qui existât, envahissaient massivement les dortoirs où scintillait un poste et regardaient, silencieux, attentifs.

Blottis dans des fauteuils à oreilles, les vieux, de leur côté, ceux qui attribuaient aux Anglais tous les maux de la terre et notamment ceux de l'Iran,

approuvaient de la tête – faisant chanceler d'un côté à l'autre leur double menton –, ou d'un frappement de canne, ou des deux mouvements à la fois, chaque parole forte des héros.

Leurs petites-filles, vêtues de T-shirts achetés en Europe, pour la plupart à l'effigie de Che Guevara – les commerces iraniens se voyaient privés de toute marchandise considérée comme « révolutionnaire » –, fondaient en larmes chaque fois que tombait, dans une bataille, un beau nationaliste iranien. Une d'elles, la fille d'une amie très chère, trop chère, du cinéaste, obligea même sa mère à se rendre dans le sud, dans le village natal du chef de la résistance, celui-là même qui avait failli chasser les Anglais des palmeraies de ses ancêtres, arbres qu'il considérait, selon le *hadis* du Prophète, comme « ses propres tantes ».

Assises par terre devant le poste, les servantes, à la diction pourtant douteuse, riaient aux éclats en écoutant l'accent des fonctionnaires anglais qui se débattaient avec le persan.

Tandis que les cendriers se remplissaient et que se vidaient les bouteilles, les maîtresses de maison, tout en limant obstinément leurs ongles, soupiraient sans réserve face à la beauté des protagonistes, rebelles trentenaires aux yeux noirs en amande, aux sourcils noblement arqués, à la barbe sombre.

Un vrai succès. Monsieur V. n'en demande pas plus.

— Si votre homme réussit à dégager l'âme de mon livre, je vous garantis que mes amis de la télévision française pourront se montrer intéressés par cette adaptation. Je vous le garantis.

Il se lève. Le président quitte son bureau pour l'accompagner – honneur rare – jusqu'au rez-de-

chaussée. Là, au moment des adieux, au moment où il lui tend la main, l'homme aux belles chaussettes rouges se hausse, pour se grandir quelque peu, sur la pointe de ses petits pieds.

Quelques heures après le départ du célèbre écrivain – et homme politique –, le président convoque le réalisateur à succès pour l'informer de ce nouveau projet. Comme les héros de son film, le réalisateur a la trentaine passée et porte une barbe fournie. Ses cheveux sont longs et bouclés.

Le président l'embrasse et lui dit aussitôt :

— Une série, tirée de la biographie de Victor Hugo, écrite par Monsieur V., ne se fera jamais, évidemment. J'en suis à peu près certain. Le projet n'a aucune chance. Je vous demande pourtant de vous rendre chez lui, juste par correction, pour ne pas le froisser.

Il prend un livre posé sur son bureau et le tend au réalisateur.

— La voici, la fameuse biographie. Vous l'avez lue ?

Fereydoun Sardari saisit le livre, examine rapidement la couverture – une photo en pleine page de Victor Hugo par le très célèbre Nadar, l'index sur le front, la barbe et les cheveux blancs – et relève le menton, en signe de négation.

Non, il n'a pas lu le livre.

— C'est mon exemplaire personnel, récemment dédicacé, je vous le prête mais prenez-en soin.

Fereydoun Sardari retourne le volume et découvre sur la quatrième de couverture une autre photo, celle de l'auteur lui-même, dans un format plus petit, certes, mais dans une pose comparable : l'index sur le front, une bague à l'annulaire. Dans la marge se lit le nom du photographe : Nader.

Fereydoun Sardari mordille quelques poils de sa barbe et se demande si Monsieur V. a délibérément choisi, comme photographe, un homme prénommé Nader. Puis il ouvre au hasard une page et tombe sur une image de l'Hôtel de Rohan-Guéméné, place des Vosges à Paris. La légende dit :

Appartement des bonheurs et des malheurs, appartement du drame, celui de la disparition de sa fille Léopoldine, âgée de dix-neuf ans, mais aussi appartement de toutes les gloires, de l'Académie, de la pairie de France, de la députation.

En parcourant ces lignes, Fereydoun Sardari pense à la contrainte qu'il s'imposait lorsque, plus jeune, étudiant à Paris, il prenait à cœur de faire visiter à ses parents, à des amis et à des parents d'amis, tous venus d'Iran, la maison de Victor Hugo, place des Vosges, par des après-midi de dimanche froids et humides. Il serrait avec soin le cache-col de son père, donnait son bras à sa mère et expliquait, tout en montant le long de l'escalier, que Lamartine, Mérimée et Alexandre Dumas en personne avaient gravi les mêmes marches, glorieusement usées sous leurs pieds. Ensuite, dans le bureau du maître, il ajoutait avec la solennité nécessaire que là s'était écrite une grande partie des *Misérables*. Il veillait à ne pas mentionner *Lucrece Borgia*, *Ruy Blas* et *Les Chants du crépuscule*, œuvres que son père et sa mère ignoraient. Après quoi il accélérait le pas et conduisait ses parents, ses amis ou les parents de ses amis, au premier café à droite sous les arcades pour leur offrir, d'une manière assez expéditive, un chocolat chaud et une tarte tatin. Aussitôt après les dernières gorgées,

ou bouchées, il déguerpissait pour rejoindre une amie allemande, encore endormie, dans la pénombre d'une chambre de bonne, sous une couette déjà froissée par la nuit.

Le président lui dit encore, avant de décrocher le téléphone :

— Oui, je me disais que pour ne pas le blesser ça serait bien de lui rendre visite. Vous n'avez rien contre ?

Fereydoun Sardari gratte sa barbe et remonte une nouvelle fois son menton, en signe de négation. Il n'a, en effet, aucune objection à se rendre chez le vieux francophone.

Sans avoir recours à sa secrétaire, ni à son agenda, le président compose de mémoire un numéro.

— Son numéro, dit-il avec un rien de malice, est un des plus faciles à retenir. Si je vous le donne, vous ne l'oublierez plus jamais. Il vous accompagnera pour le restant de votre vie, vous verrez.

Le réalisateur veut protester. Il ne tient pas à retenir, comme la table de multiplication et pour le restant de sa vie, le numéro de l'auteur d'une pseudo-biographie de Victor Hugo. Trop tard. Lorsqu'il remonte de nouveau le menton en signe de refus, il entend :

— 881188.

En énonçant une seule fois ces six chiffres, le président vient en effet de graver, à jamais, le numéro de téléphone de Monsieur V. dans les neurones de Fereydoun Sardari, lui transmettant ainsi un fardeau de mémoire. Le président n'est plus seul. Ils sont deux, désormais, quoi qu'il arrive dans l'avenir, à se souvenir de la combinaison inutile. Des années plus tard, Fereydoun continuera à associer son président,

alors exilé en Amérique, Monsieur V., décédé en France, et Victor Hugo, célébré en tout lieu, à une série de chiffres ineffaçable : 881188.

Après avoir présenté, au téléphone, les salutations d'usage à Monsieur V. et souligné l'intérêt qu'il manifeste personnellement à la diffusion de la culture française en Iran, « et quel porte-drapeau plus noble, plus universel que Victor Hugo ? », le président lui demande d'accorder un rendez-vous au grand réalisateur, « l'honneur de notre Télévision ».

Fereydoun Sardari se gratte de nouveau la barbe.

— Demain matin à dix heures ? demande le président à « l'honneur de notre Télévision », en se tournant vers lui.

— Demain matin à dix heures, répète l'heureux réalisateur, qui a pour habitude de parler les dents presque serrées.

Puis il demande au président, avant que celui-ci ne raccroche, de transmettre à Monsieur V. toute la gratitude qu'il ressent à la simple idée d'être reçu par une personnalité aussi éminente.

— Notre ami vous transmet toute sa gratitude, reedit mot pour mot le président quand il est interrompu par une salve de Monsieur V., lequel décrète, haut et fort, qu'il faut en finir une fois pour toutes avec ces manières cérémonieuses qui n'ont pour effet que de ralentir toute démarche, d'appesantir tout travail créateur. Ils doivent se considérer, lui l'écrivain connu et « l'honneur de notre Télévision », comme deux simples collègues à peine séparés par une fragile différence d'âge.

Toujours par souci de courtoisie, le président de la chaîne ne mentionne pas que son employé pourrait avoir l'âge du petit-fils de Monsieur V., et prononce,

avant de raccrocher, les interminables formules de politesse :

— Que votre ombre continue à s'étendre sur nous. M. Sardari se rendra chez Votre Excellence demain matin à dix heures pile.

Fereydoun Sardari retire de sa poche un petit agenda, le débarrasse du reste d'un joint et s'apprête à y noter l'adresse de son nouveau collègue. Mais le président, de la main, lui fait signe de tout ranger :

— L'adresse est aussi simple que le numéro de téléphone.

Le réalisateur pense immédiatement aux chiffres 881188.

— Monsieur V. habite dans une rue qui porte son nom.

— À quel numéro ?

— Dans la rue V., il n'y a qu'une seule maison.

Subitement, Fereydoun Sardari regrette d'être célibataire. Avoir comme collaborateur une personne qui a donné son nom à sa rue : imagine-t-on plus agréable revanche sur une belle-mère à prétentions mondaines ?

Le lendemain, il se réveille assez tard et ouvre la radio. Une voix féminine annonce, sur un ton résolu, les nouvelles de neuf heures. Il ne prend pas de douche, « pas le temps », enfile, rapidement, des jeans, un polo bleu marine et un gilet en cuir. Il traverse le jardin. Là, en marchant sur le gravillon, il est troublé par le bruit de ses pas. Quelque chose ne va pas. Il est en retard, ça il le sait, il est toujours en retard, mais ce bruit de pas qui le gêne est comme une alarme. Il s'arrête et réfléchit. Il doit se rendre chez Monsieur V., il est en retard... Ah, ça lui revient. Il remonte en toute hâte à son appartement et cherche

à trouver la biographie de Victor Hugo, la raison même de sa visite. Après l'avoir repérée sur sur une pile de livres, il la prend et retraverse le jardin, sans prêter attention, cette fois, au bruit du gravillon sous ses pas. Il monte dans sa Land Rover et pose, à côté d'un Leica, la biographie de Victor Hugo rédigée par Monsieur V.

NEUF HEURES TRENTE

Parvenu au milieu du chemin, place Tadjrish, il se dit que sa belle-mère prétentieuse – si jamais il s’était marié – lui aurait suggéré de ne pas se rendre les mains vides, pour la première fois, chez un individu qui avait donné son nom à sa rue et dont le numéro de téléphone, grâce sans doute à l’intervention du ministre des Télécommunications en personne, restera à jamais inoubliable.

Il fait donc un détour par la pâtisserie danoise de Téhéran pour acheter le gâteau, composé de pâtes feuilletées moelleuses, que l’on sert dans la bonne société des quartiers nord de la capitale. Il se place silencieusement derrière deux dames qui attendent leur tour. La première appartient à la catégorie des femmes minuscules. Fereydoun les appelle des transistors. De dos, en pantalon, une femme-transistor pourrait être prise pour un adolescent de quatorze ans. Il se trouve cependant que celle de la pâtisserie porte un tailleur griffé, serré à la taille, des talons démesurés, des cheveux dégradés, permanentés et décolorés. Son parfum fait concurrence aux odeurs de chocolat, de beurre et d’amandes qui émanent de la cuisine. Elle n’est définitivement pas un adolescent, mais une femme mûre. Plus grande, moins parfumée et moins décolorée, son amie porte un imperméable dont la ceinture n’est même pas fermée.

Leur conversation ne peut échapper à l'heureux réalisateur :

— Le mois dernier, à Lucca, je dînais dans la propriété des Rossi. Tu les connais, ceux qui possèdent la moitié de toute l'industrie milanaise. À table, à ma droite, il y avait un collectionneur texan. Quand je lui ai dit que j'étais iranienne, il a demandé : *Irakian ?*

— *No, I'm from Persia, Cyrus, Persepolis!* Rien à faire. Il me voyait en Irakienne. J'ai abandonné, j'ai continué à bavarder avec mon voisin de gauche. À un moment donné, comme tout le monde parlait de nourriture, le Texan s'est tourné vers moi et m'a demandé : *What's your national food, couscous ?* Et moi je lui ai répondu : *No, caviar!*

La femme à l'imperméable pouffe de rire. Elle éternue et tire de la poche de son manteau, qui n'est même pas fermé, un tube de Vicks. L'odeur d'eucalyptus se mêle au parfum de la femme-transistor et aux effluves de la pâtisserie.

— Excuse-moi, c'est la pollution, dit-elle.

La queue n'avance pas. Fereydoun allume une cigarette. Sans se retourner, la femme-transistor, gênée, secoue sa main dans tous les sens. Mais cela n'a pas l'air de gêner Fereydoun.

La femme demande à son amie importunée :

— Qu'est-ce que tu fais pour te soigner ?

— Rien. Des inhalations par-ci, par-là.

— Je vais te dire, moi. Il te faut quitter Téhéran au moins une fois par mois. Si tu en as marre d'aller en Europe, va dans le sud, à Kish. Téhéran, c'est devenu impossible. Moi, si je reste ici deux mois de suite, je meurs.

Fereydoun a envie de l'interroger sur sa desti-

nation favorite. Mais elle change déjà de sujet. Elle raconte en dénouant sa chevelure :

— La dernière fois que je me suis fait couper les cheveux par Shahin, elle a mis un pied d'un côté, un pied de l'autre et elle a chié sur ma tête. Comme je te le dis. J'ai prévenu Behrouz : la prochaine fois, c'est Paris ou rien !

— Alors ?

— Tu connais Behrouz, il ne sait pas me dire non. Le week-end prochain, je vais à Paris me faire couper les cheveux par Alexandre.

Et elle ajoute :

— Alexandre lui-même.

La femme à l'imperméable éternue et crache discrètement dans un mouchoir.

— Non mais écoute, reprend l'autre, tu ne peux pas continuer comme ça ! Va à Kish ! Je te promets qu'au retour de Paris, je prendrai le Concorde, Paris-Kish. Nous passerons alors deux journées entières à jouer au golf. Qu'est-ce que tu en dis ?

L'autre avale une partie de son crachat et approuve de la tête.

Leur tour arrive. Celle qui n'est pas encore sûre de passer le week-end prochain à Kish, cette île iranienne du golfe Persique, qui plus tard, par suite de la révolution islamique, s'éteindra et verra surgir Dubaï en face d'elle, demande en toussant deux *shirini danmarki*, tandis que l'autre, luttant contre la fumée de la cigarette de Fereydoun, attend qu'on lui apporte sa commande.

Un peu embarrassé, Fereydoun, le seul homme parmi les clients, écrase sa cigarette par terre, sous le regard désapprobateur de la femme enrhumée, demande lui aussi un *shirini danmarki* et s'approche

de la caisse. Les deux amies se trouvent toujours devant lui. La première dit alors à l'autre :

— Tu me rendrais un service inouï si tu me lais-
sais régler tes deux *shirini*. Tu ne peux pas imaginer
comme c'est pénible de m'encombrer chaque jour de
pièces de monnaie et de petits billets froissés. Avant
de venir ici, j'ai vidé mon porte-monnaie, je n'en
pouvais plus, j'ai tout donné à mon chauffeur.

— Quinze *toman* pour les deux *shirini*, annonce
le caissier.

La touriste capillaire, celle qui ne consomme que
du caviar et se fait coiffer par Alexandre en personne,
écarte énergiquement sa camarade et s'écrie :

— Laisse-moi payer, je te dis ! C'est quoi, quinze
toman ? Je viens de me débarrasser de quelque chose
comme mille ou deux mille *toman*.

L'autre résiste, éternue et tousse. Le caissier attend.
Fereydoun regarde l'horloge suspendue au mur. Dans
un quart d'heure, il doit se trouver chez Monsieur V.

— Madame, dit-il en glissant sa voix dans l'oreille
de la plus bavarde, voulez-vous payer aussi mon *shi-
rini* ? Si cela peut vous soulager...

Les deux femmes se retournent, jettent un coup
d'œil à l'intrus. Il n'est pas pour leur déplaire, ce
barbu. La femme-transistor croit même le reconnaître.

— Vous ne seriez pas le très *successful* Fereydoun
Sardari ? J'ai vu votre photo la semaine dernière dans
le journal quand je prenais l'avion pour Londres.

Puis, sans attendre la réponse du réalisateur, elle
explique à son amie enrhumée :

— C'est à cause de lui que ma dernière soirée a
été complètement ratée. Les invités, à peine arrivés, se
sont regroupés dans la pièce de la télé, celle du haut,
et n'ont fait que regarder la série de Monsieur.

— Quatre cent douze *toman* pour les deux *shirini* et la commande de Mme Miri, annonce alors le caissier.

Sans lui répondre, la femme se tourne vers Fereydoun et lui dit :

— Pour moi la résistance du sud de l'Iran, pendant la Première Guerre mondiale... c'est bien ça non ?

Fereydoun gratte sa barbe et hoche la tête.

— ... contre la mainmise des Anglais, c'est impénétrable, tellement loin de mes préoccupations ! Si vous saviez ! En revanche, ce garçon qui joue le rôle principal, ah pour lui, je suis toute prête à organiser une soirée, mais alors là, tout de suite, pas le jour de la diffusion de votre série, bien sûr, j'ai retenu la leçon, et cette fois, vous devez être des nôtres, dit-elle en le menaçant de son index manucuré.

— Je n'y manquerai pas.

— Il faut non seulement m'emmener votre héros mais aussi son bras droit. Voyons, comment il s'appelle dans la série ?

— Khalou Hosseyn.

— Vous savez, cette scène où ils brandissent leurs armes contre le général anglais et l'interpellent de toutes leurs forces, ah, cette scène m'a désarmée, ça m'a fait fondre – elle joint ses mains sur son cœur. Vous les emmènerez aussi, n'est-ce pas ? S'il vous plaît !

— C'est comme si c'était fait.

Il désigne le caissier et ajoute :

— Je pense que Monsieur attend votre paiement.

La femme-transistor cherche son portefeuille dans un sac Kelly ouvert. Fereydoun n'a jamais su pourquoi tous les sacs Hermès, y compris ceux de la

maman de sa petite amie française, devaient rester ouverts en permanence.

Une brochure glisse du sac et tombe par terre. Fereydoun se penche et le ramasse. Le texte est en français. Il y jette un coup d'œil : *Les appartements du Front de Seine répondent à vos exigences de beauté, de modernité et de commodité.* La femme récupère le prospectus en remerciant Fereydoun, le déplie et montre à son amie la photo d'une tour sur les rives de la Seine, à Paris.

— Ah, j'ai complètement oublié de te dire que ce matin, en prenant mon petit déjeuner au Hilton, je me suis laissé entraîner dans un achat immobilier. Il y avait là des agents qui vendaient sur plan des appartements à Paris, et j'ai craqué. J'ai appelé Behrouz, tu le connais, il ne me refuse jamais rien.

Fereydoun brûle d'envie de demander : « Alors ? »

— Alors j'en ai réservé deux petits, un pour Mithra et un pour Anahita, avec vue sur la Seine, bien sûr. Comme ça, lorsqu'elles iront à Paris pour leurs études, la question de leur logement sera réglée.

Elle place la brochure dans son sac, continue de fouiller et en retire finalement un portefeuille en crocodile, où elle prend cinq billets de cent *toman*, tout neufs, sans aucun pli. Le caissier rend une poignée de petite monnaie, l'accablant ainsi d'un surcroît de pièces et de billets salis par trop de circulation. Elle ouvre sa main et recueille cet argent en soupirant, comme une souillure, avec le secret espoir de s'en débarrasser le plus vite possible. Son amie récupère ses deux *shirini* et jette le tube de Vicks dans son sac. Un employé arrive, chargé de deux gros emballages en carton, la commande de Mme Miri. Le caissier rajoute deux sucettes roses et interpelle sa cliente :

— Madame Miri ! Madame Miri ! Voici, deux sucettes pour les « mesdames-filles » Mithra et Anahita.

Puis il s'adresse à Fereydoun :

— Sept *toman* et demi.

Fereydoun prend dans la poche de son gilet quelques pièces et, à voix haute, il les compte une à une.

Avant de sortir, la femme-transistor lui dit :

— Je ne vous ai même pas demandé votre numéro de téléphone.

Avec beaucoup d'assurance, Fereydoun lance :

— 881188.

Elles sortent de la pâtisserie, suivies du commis. La femme-transistor se répète à voix haute le numéro. Devant la vitrine, une fille de huit ans, foulard troué et morve tombant sur les lèvres, tend une main charbonneuse et vend des chewing-gums Khorous Neshan pour moins d'un *toman*.